

L'homme au tambour

SCHLÖNDORFF, Volker. *Tambour battant –Mémoires de Volker Schlöndorff*, Paris, Flammarion, 2009, 430 p.

Michel Coulombe

Volume 28, numéro 2, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

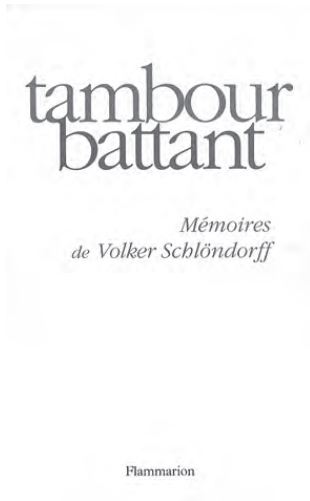
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (2010). Compte rendu de [L'homme au tambour / SCHLÖNDORFF, Volker. *Tambour battant –Mémoires de Volker Schlöndorff*, Paris, Flammarion, 2009, 430 p.] *Ciné-Bulles*, 28(2), 63–63.



SCHLÖNDORFF, Volker. *Tambour battant – Mémoires de Volker Schlöndorff*, Paris, Flammarion, 2009, 430 p.

L'homme au tambour

MICHEL COULOMBE

Il paraît légitime pour un cinéaste dans l'œil public depuis une quarantaine d'années de souhaiter, en fin de carrière, raconter son parcours. Toutefois, on peut avoir exercé, fort honorablement, la profession de cinéaste sans savoir en faire un récit captivant. C'est visiblement le cas de Volker Schlöndorff. La vie du cinéaste n'a rien de remarquable. Certes, sa mère a flambé, littéralement, dans la cuisine alors qu'elle cirait le plancher, ce qui est plutôt exceptionnel, et il a fréquenté Fritz Lang, Billy Wilder, Günter Grass, Max Frisch et de nombreuses célébrités, mais il peine à tenir le lecteur en haleine.

Né en Allemagne en 1939, ce fils de médecin a connu la Seconde Guerre mondiale avant d'être marqué, dans l'après-guerre, par la présence américaine. À l'adolescence, prenant ses distances par rapport à sa famille et à son pays, il va étudier en France où il passe des années. Volker Schlöndorff aurait pu apprendre son métier dans une école de cinéma, mais sa route bifurque quand il devient assistant sur le plateau de **Zazie dans le métro**, première expérience

non rémunérée qui fera de lui un collaborateur attitré de Louis Malle avec qui il se lie d'amitié. Il tourne ensuite ses propres films et participe à la mise au monde du nouveau cinéma allemand avant de mener une carrière internationale, partagé entre la France où il a le courage (ou l'inconscience) de porter Proust à l'écran, l'Allemagne où il dirige pendant des années les studios Babelsberg et les États-Unis où il met en images un classique de la dramaturgie nationale, *La Mort d'un commis voyageur*.

Comme toujours dans ce genre d'ouvrage, le réalisateur des **Désarrois de l'élève Törless** passe en revue sa filmographie, rappelant la genèse de tel film, les dessous de tel tournage ou la réception qu'on a réservée à telle autre production. Il a, notamment, beaucoup à dire au sujet des acteurs. Il évoque ainsi Dustin Hoffman, obsédé par l'idée d'ennuyer le public, qui revoit le montage de **La Mort d'un commis voyageur** en l'absence du réalisateur. Il rappelle qu'Alain Delon, peu habitué à défendre un rôle secondaire, avait lui-même moussé sa publicité sur le tournage de **Un amour de Swann**. Il consacre quelques mots à Madonna qui avait promis de faire son ménage pendant un an et aussi de laver son linge s'il lui donnait un rôle dans **La Serveuse écarlate**. Et il se remémore les rapports conflictuels entre Holly Hunter et Richard Widmark dont il découvrira qu'ils sont tous deux durs d'oreille et trop orgueilleux pour l'admettre.

Le cinéaste ne se limite pas à son parcours professionnel. Il passe également en revue ses amours. Ainsi apprend-on qu'il a été un éjaculateur précoce. Soit. Il brosse un tableau de ses rapports amoureux avec Margarethe von Trotta dont il se sépare, infidèle, au bout de 17 ans. Après avoir vu un psy et papillonné à gauche et à droite, il rencontre enfin la mère de son enfant et découvre, à l'aube de la soixantaine, le jogging qui lui procure de grandes satisfactions. Re-soit!

Comme on pouvait s'y attendre, la pièce maîtresse de ces Mémoires est **Le Tambour**, tourné il y a une trentaine d'années. Histoire de capter l'intérêt du lecteur, le cinéaste lance son récit en rappelant les circonstances qui entourent l'obtention de la Palme d'or en 1979, une distinction partagée avec Francis Ford Coppola. L'année suivante, le film remportera l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Le réalisateur reproduit le journal tenu au moment où il préparait, tournait et montait ce film. On partage ses doutes quant à l'adaptation cinématographique du roman de Günter Grass, ses angoisses au sujet du financement d'une coproduction d'une telle envergure et ses états d'âme tout au long du tournage en France, en Pologne et en Allemagne, entouré de collaborateurs de diverses nationalités. Il lui faudra renoncer à en tourner la suite dès lors où l'interprète principal, David Bennent, refusera de reprendre un rôle, celui d'Oskar Matzerath, qui lui colle à la peau depuis l'enfance.

Volker Schlöndorff a tourné son lot de films qui ne passeront pas à l'histoire. Il le reconnaît volontiers, évoquant l'impossibilité, pour lui, de mettre un terme à une production qui ne peut rien donner de bon. Le lecteur le lui pardonnerait certainement s'il était meilleur conteur. Mais il lui arrive d'oublier de donner le titre du film dont il raconte les coulisses ou d'accélérer maladroitement le récit d'une production dont il ne garde pas un souvenir impérissable. De toute évidence, le réalisateur n'a pas encore tout à fait assimilé le conseil de son ami Billy Wilder : raconter une histoire simple sur un arrière-plan simple. ▀